

*compétences  
attendues*

Tle

# Philosophie

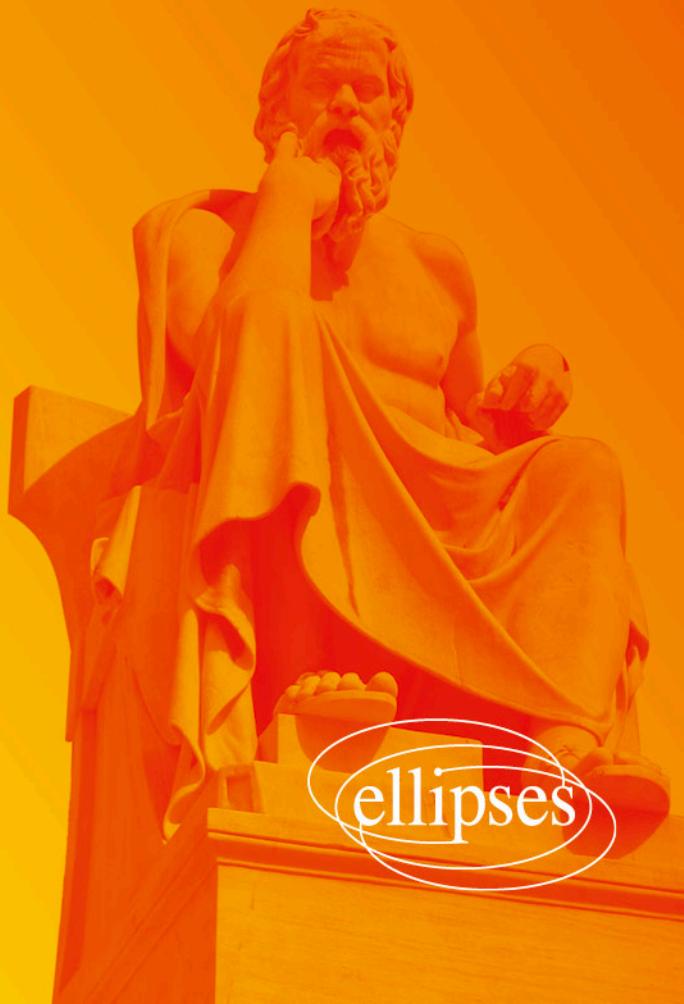
2<sup>e</sup> édition

TRAVAILLER  
EN AUTONOMIE

Les connaissances  
du programme

Les capacités  
et compétences

Les exercices  
avec tous les corrigés



ellipses

Introduction

*Compétences :  
Philosophie  
terminale*

1

### Les compétences majeures nécessaires à l'apprentissage d'un cours de philosophie

#### A Définir la notion et faire travailler les mots

- a. Se constituer un lexique, explorer le vocabulaire.
- b. Repérer les principales confusions ou erreurs possibles.
- c. Tenter une première définition développée.

*Des éléments de vocabulaire et des précisions plus techniques pour orienter votre travail de définition, dans une perspective critique vous permettant d'aborder les principales problématiques.*

#### B Identifier les grands axes problématiques d'une ou de plusieurs notions

*Résumé non-exhaustif des grandes questions qu'il est possible de poser sur une thématique donnée, ou des angles d'approche privilégiés pour problématiser une notion (tableau réalisé à partir d'une analyse des sujets tombés au baccalauréat depuis 1995).*

#### C Lire, apprendre et comprendre avec les auteurs

*Des extraits de textes classiques accompagnés de questions et d'indications, pour s'entraîner à identifier les éléments majeurs d'une argumentation philosophique, et à les relier aux problématiques générales du chapitre.*

#### D Se servir de sa culture pour explorer les enjeux et les pistes d'analyse

*Des suggestions (forcément arbitraires, mais bienveillantes) de textes, de films ou de références plus variées pouvant servir de support à une réflexion autonome et approfondie sur le thème du chapitre.*

## 2 Les compétences majeures attendues en exercice de philosophie

1. ANALYSER	2. MOBILISER	3. DISCUTER	4. RÉDIGER
1.1 un sujet de dissertation	2.1 une thèse issue du cours	3.1 une thèse philosophique	4.1 un plan
1.2 un texte à expliquer	2.2 une réflexion personnelle	3.2 une opinion courante	4.2 une introduction (de dissertation et d'explication de texte)
1.3 une thèse philosophique	2.3 une analyse conceptuelle ou notionnelle	3.3 un exemple	4.3 un argument
1.4 un concept ou une notion	2.4 un exemple appris en cours ou ailleurs	3.4 une analyse de concept ou de notion	4.4 une analyse de texte
1.5 un exemple	2.5 une opinion courante	3.5 un argument philosophique	4.5 une conclusion (de dissertation et d'explication de texte)
1.6 un procédé rhétorique	2.6 sa culture personnelle		

## 3 Exercices-types proposés dans le manuel

(Trois exercices par chapitre, sur la base d'une combinaison compétence/type d'exercice pour chaque exercice individuel ; chaque chapitre contient un exercice consacré aux compétences « analyser » et « rédiger », les compétences « mobiliser » et « discuter » alternent d'un chapitre à l'autre)

**1. Contre-exemples à analyser et critiquer :** courts paragraphes (inspirés de devoirs réels, mais reformulés et adaptés au contenu du chapitre) comprenant des insuffisances qu'il s'agit de repérer et de caractériser.

**2. Exemples à hiérarchiser :** choisir parmi une liste de courts paragraphes rédigés (inspirés de devoirs réels, mais reformulés et adaptés au contenu du chapitre) les plus pertinents par rapport à la question posée / l'énoncé à analyser.

**3. Analyse guidée :** série d'indications qui sont censées permettre à l'élève d'orienter son analyse dans une direction pertinente, sans lui imposer nécessairement une seule solution. Le but est avant tout de mettre en lumière les réflexes prioritaires et les erreurs à éviter.

**4. Rédaction guidée :** dans le même esprit que le précédent, série d'indications qui concentrent la démarche sur la rédaction d'une partie spécifique d'un devoir de philosophie (introduction, développement, conclusion), tantôt en dissertation, tantôt en explication de texte.

**5. Construction guidée d'un plan :** série de questions censées permettre à l'élève d'adopter les bons réflexes dans une construction de plan, de voir les erreurs les plus aisément évitables, sans lui imposer pour autant une solution unique (mais en lui proposant quelques pistes envisageables).

### 4

### Répartition des compétences abordées et des exercices proposés dans le manuel

<i>Thème(s) du programme et numéro de chapitre</i>	<i>Compétences travaillées (outre les compétences de révision, identiques partout)</i>	<i>Type d'exercice</i>
Chapitre 1 – La conscience et l'inconscient	<ul style="list-style-type: none"><li>– Analyser un sujet de dissertation</li><li>– Mobiliser sa culture personnelle</li><li>– Rédiger une introduction de dissertation</li></ul>	<ul style="list-style-type: none"><li>– Contre-exemples à analyser</li><li>– Exemples à hiérarchiser</li><li>– Rédaction guidée</li></ul>
Chapitre 2 – Autrui	<ul style="list-style-type: none"><li>– Analyser un extrait de texte</li><li>– Discuter une thèse philosophique</li><li>– Rédiger un plan</li></ul>	<ul style="list-style-type: none"><li>– Analyse guidée</li><li>– Contre-exemples à analyser</li><li>– Construction guidée de plan</li></ul>
Chapitre 3 – L'existence et le temps	<ul style="list-style-type: none"><li>– Analyser un concept ou une notion</li><li>– Discuter une opinion courante</li><li>– Rédiger une introduction de dissertation</li></ul>	<ul style="list-style-type: none"><li>– Analyse guidée</li><li>– Contre-exemples à analyser</li><li>– Rédaction guidée</li></ul>
Chapitre 4 – La perception	<ul style="list-style-type: none"><li>– Analyser un exemple</li><li>– Mobiliser une thèse philosophique</li><li>– Rédiger un argument</li></ul>	<ul style="list-style-type: none"><li>– Contre-exemples à analyser</li><li>– Exemples à hiérarchiser</li><li>– Rédaction guidée</li></ul>

<b>Thème(s) du programme et numéro de chapitre</b>	<b>Compétences travaillées (outre les compétences de révision, identiques partout)</b>	<b>Type d'exercice</b>
Chapitre 5 – La culture	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un procédé rhétorique</li> <li>– Discuter un exemple</li> <li>– Rédiger un plan</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyse guidée</li> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Construction guidée</li> </ul>
Chapitre 6 – Le langage	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un sujet de dissertation</li> <li>– Mobiliser une analyse de notion ou de concept</li> <li>– Rédiger une introduction d'explication de texte</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Exemples à hiérarchiser</li> <li>– Rédaction guidée</li> </ul>
Chapitre 7 – L'art	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un texte à expliquer</li> <li>– Discuter une analyse de concept ou de notion</li> <li>– Rédiger une conclusion d'explication de texte</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyse guidée</li> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Rédaction guidée</li> </ul>
Chapitre 8 – Le travail et la technique	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser une thèse philosophique</li> <li>– Mobiliser un exemple</li> <li>– Rédiger une analyse de texte</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Exemples à hiérarchiser</li> <li>– Rédaction guidée</li> </ul>
Chapitre 9 – La religion et la croyance	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un concept ou une notion</li> <li>– Discuter un argument philosophique</li> <li>– Rédiger un argument</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyse guidée</li> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Rédaction guidée</li> </ul>
Chapitre 10 – L'histoire	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un exemple</li> <li>– Mobiliser une opinion courante</li> <li>– Construire un plan</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Exemples à hiérarchiser</li> <li>– Construction guidée</li> </ul>
Chapitre 11 – La vérité, la raison et la science	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser une thèse philosophique</li> <li>– Mobiliser un exemple</li> <li>– Rédiger un argument</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyse guidée</li> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Rédaction guidée</li> </ul>

<b>Thème(s) du programme et numéro de chapitre</b>	<b>Compétences travaillées (outre les compétences de révision, identiques partout)</b>	<b>Type d'exercice</b>
Chapitre 12 – L'interprétation	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un sujet de dissertation</li> <li>– Mobiliser un exemple</li> <li>– Rédiger un argument</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Exemples à hiérarchiser</li> <li>– Rédaction guidée</li> </ul>
Chapitre 13 – Le vivant	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un texte à expliquer</li> <li>– Discuter une opinion courante</li> <li>– Rédiger une analyse de texte</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyse guidée</li> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Rédaction guidée</li> </ul>
Chapitre 14 – La matière et l'esprit	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un concept ou une notion</li> <li>– Discuter un exemple</li> <li>– Construire un plan</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyse guidée</li> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Construction guidée</li> </ul>
Chapitre 15 – La justice et le droit	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un exemple</li> <li>– Mobiliser une analyse de concept</li> <li>– Rédiger une introduction d'explication de texte</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Exemples à hiérarchiser</li> <li>– Rédaction guidée</li> </ul>
Chapitre 16 – La société et l'État	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un procédé rhétorique</li> <li>– Discuter une analyse de concept</li> <li>– Rédiger un argument</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyse guidée</li> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Rédaction guidée</li> </ul>
Chapitre 17 – Les échanges	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un sujet de dissertation</li> <li>– Mobiliser un exemple</li> <li>– Construire un plan</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Exemples à hiérarchiser</li> <li>– Construction guidée</li> </ul>
Chapitre 18 – La liberté	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser une thèse philosophique</li> <li>– Discuter une analyse de concept</li> <li>– Rédiger une conclusion de dissertation</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyse guidée</li> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Rédaction guidée</li> </ul>

<i>Thème(s) du programme et numéro de chapitre</i>	<i>Compétences travaillées (outre les compétences de révision, identiques partout)</i>	<i>Type d'exercice</i>
Chapitre 19 – Le devoir moral	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser une thèse philosophique</li> <li>– Mobiliser une opinion courante</li> <li>– Rédiger une introduction de dissertation</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Exemples à hiérarchiser</li> <li>– Rédaction guidée</li> </ul>
Chapitre 20 – Le bonheur et le désir	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un concept ou une notion</li> <li>– Discuter un argument philosophique</li> <li>– Construire un plan</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyse guidée</li> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Construction guidée</li> </ul>
Chapitre 21 – La nature	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Analyser un exemple</li> <li>– Mobiliser une opinion courante</li> <li>– Construire un plan</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Contre-exemples à analyser</li> <li>– Exemples à hiérarchiser</li> <li>– Construction guidée</li> </ul>



Chapitre 1

*La conscience  
et l'inconscient*

# Cours

## 1 Définir la notion et faire travailler les mots

### A Se constituer un lexique, explorer le vocabulaire

*Quand parle-t-on de « conscience » et d'« inconscient », et à quels domaines peut-on rapporter les différents usages de ces concepts ?*

<p>« Je suis un être conscient, pas quelqu'un que l'on peut manipuler »</p> <p>« C'est une plante, elle est dépourvue de conscience »</p> <p>« Il a perdu conscience, il n'est plus lui-même »</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>■ <i>La conscience est un rapport à soi, une forme de vie psychique qui nous définit en tant qu'être humain.</i></li> </ul>	<p>« Mon enfant prend peu à peu conscience du monde qui l'entoure »</p> <p>« Désolé, je n'avais pas conscience de ce qui se passait »</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>■ <i>La conscience désigne un état de connaissance de soi et du monde, qui peut varier dans le temps, diminuer ou progresser.</i></li> </ul>	<p>« Il s'est comporté comme un inconscient, et maintenant il en paie le prix »</p> <p>« J'ai pris cette décision en mon âme et conscience »</p> <p>« Écoute ce que te dit ta conscience »</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>■ <i>La conscience est un rapport immédiat du sujet à ses devoirs, à la morale, et au sentiment de responsabilité.</i></li> </ul>
<p>Premier grand axe : ce qui relève de <b>l'identité</b> et de <b>l'essence</b> de l'individu</p>	<p>Deuxième grand axe : Ce qui relève du registre de la <b>connaissance lucide</b></p>	<p>Troisième grand axe : Ce qui relève du registre de <b>l'action morale</b> et de la <b>responsabilité</b></p>
<p><i>Proches</i> : esprit, âme, sujet, identité, intériorité, rapport à soi</p> <p><i>Opposés</i> : aliénation, folie, impulsivité, passion, sentiment, automatisme, inconscience, inconscient</p>	<p><i>Proches</i> : lucidité, pensée, connaissance, intelligence, calcul, raison, réceptivité, objectivité</p> <p><i>Opposés</i> : aveuglement, oubli, irresponsabilité, négligence, sentiment, ignorance, folie, passion, inconscience, inconscient, enfermement</p>	<p><i>Proches</i> : moralité, responsabilité, maîtrise de soi, intelligence, sentiment</p> <p><i>Opposés</i> : irresponsabilité, négligence, passion, inertie, malhonnêteté, impulsivité, aveuglement, inconscience</p>

### B Repérer les principales confusions ou erreurs possibles

- **Conscience/conscient, inconscience/inconscient** : *l'inconsciENCE* est une forme de **négligence**, celle de l'inconscient qu'on accuse d'avoir été imprudent, ou alors elle est **l'absence de conscience** lucide, lorsque l'individu **s'évanouit**,

« perd conscience (ou connaissance) ». En revanche, le *conscient* et l'*inconscient* désignent des **sphères d'activité de l'esprit**, ou *psychè*, qui sont étudiées par la **psychoanalyse**, une discipline qui tente d'en explorer les structures dans un objectif thérapeutique (pour soigner des individus victimes de pathologies – attention à ne pas parler de « folie », terme familier et insultant, sans valeur scientifique).

- **Conscience/esprit/âme/intelligence** : tous ces termes semblent renvoyer à la même réalité (« ce qu'il y a en moi, ce qui fait ce que je suis »), mais il est nécessaire d'en distinguer les nuances :
  - **La conscience** en général est un état de l'individu qui sait qui il est, où il est, ce qu'il peut ou ne peut pas faire dans le contexte où il se trouve. Plus généralement, c'est la faculté à « se voir » soi-même et à se reconnaître dans ses pensées et ses actions.
  - **L'esprit**, dont le nom latin *spiritus* signifie « le souffle » était considéré autrefois comme un principe immatériel de vie. On en parle désormais davantage comme d'un « principe de la vie psychique », sans préciser nécessairement s'il s'agit d'une réalité matérielle ou immatérielle (voir les chapitres 13 et 14 sur le vivant, la matière et l'esprit).
  - **L'âme** est un terme qui peut soit être synonyme de l'esprit au sens précédent, soit présenter une consonance plus religieuse, évoquant une réalité transcendante qui rapproche son possesseur de l'immatériel ou du divin. La notion d'esprit possède elle aussi cette double acceptation (la « spiritualité » appartient en effet à ce registre).
  - **L'intelligence** est une faculté de calcul et de mise en relation des idées ou des concepts, afin de les comparer et d'en déduire d'autres idées ou jugements. Elle se rapproche en ce sens de la raison. La conscience se manifeste *à travers* l'intelligence et la raison, mais elle est bien plus que ce qu'expriment ces deux termes.
- **Subjectivité / Objectivité** : pour comprendre la différence entre ces deux termes, il faut penser à ce qui oppose un sujet et un objet. Le sujet, c'est l'individu qui pense, qui dit « je », qui agit. L'objet, c'est littéralement ce qui est sous ses yeux, devant lui (voir le chapitre 11 sur la vérité, la raison et la science).
  - **La subjectivité** c'est donc ce qui fait le sujet, ce qu'on possède lorsqu'on est un sujet. Mais c'est aussi la caractéristique d'un jugement, qui est « subjectif » lorsqu'il relève *uniquement* du point de vue individuel d'un sujet particulier (mes goûts sont subjectifs, « je n'aime pas les carottes » est un énoncé subjectif).
  - **L'objectivité** c'est au contraire le caractère de l'objet, ce qui le fait objet. Un jugement objectif, en ce sens, c'est ce qui tente de se rapprocher le plus possible de la réalité des choses, sans dépendre de mes goûts ou de mon point de vue personnel (« La Terre tourne autour du soleil » est un énoncé objectif). On peut donc être un sujet et tenir un discours objectif sur soi-même ou sur le monde.

**C Tenter une première définition développée : étymologie et termes techniques**

- La conscience est un mot qui provient de la combinaison de deux termes latins, « *cum* » (avec) et « *scientia* » (la science, la connaissance). Elle signifie donc, d'un point de vue étymologique « savoir avec », « accompagner de savoir ». La conscience est en effet le phénomène par lequel nous accompagnons notre expérience du monde et de nous-mêmes d'un certain savoir, d'une certaine lucidité quant à ce que nous sommes, et ce face à quoi nous nous trouvons.
- La conscience, c'est le fait de « se savoir avec », d'accompagner chacune de nos expériences de cette intuition profonde de notre propre existence, de nos propres actions et de nos propres pensées. Il peut s'agir alors d'un état (quelque chose que nous sommes ou faisons « par définition », sans effort ou naturellement) ou bien d'une action, d'un effort vers quelque chose que nous ne possédons pas, que nous ne ferions pas spontanément (lorsque l'on devient « plus conscient », que l'on s'efforce de se rendre conscients de nous-mêmes et du monde qui nous entoure). Le fait d'appartenir à la catégorie des « êtres conscients » signifie que nous faisons partie des espèces qui *savent* qui elles sont, qui ont une connaissance plus ou moins étendue de leur environnement et de leurs interactions avec celui-ci (d'où le débat récurrent sur le caractère « conscient » de certains animaux particulièrement intelligents, auxquels on fait subir différents tests pour établir leur degré de conscience ; parmi ceux-ci, le test dit « du miroir », consiste à déterminer si des individus sont en mesure de comprendre que le reflet qu'ils voient dans un miroir les représente *eux-mêmes*).
- Dans le prolongement de cette idée, la conscience morale est une forme de lucidité quant à notre qualité d'êtres moraux, c'est-à-dire une attention envers ce que nous « dit » le devoir, ou quant au caractère immoral de ce que nous avons commis (la « voix » de la bonne ou de la mauvaise conscience) : la connaissance de nos mauvaises actions nous accompagne, « est avec » nous et ne nous lâche pas. Cependant, si cette conscience morale se rapproche davantage d'un sentiment immédiat ou d'une intuition, il nous est très difficile de dire d'où elle provient (de la nature ? de l'éducation ? de la société ?) et pourquoi elle devrait avoir une valeur supérieure à d'autres impératifs (la loi, la tradition...). En outre, elle peut nous confronter à des cas de conscience, des conflits entre valeurs de même importance (étudiez à ce sujet le concept de dilemme ; voir le chapitre 19 sur le devoir moral).
- La conscience est une propriété du sujet, qui, comme en grammaire, est l'être agissant, celui qui dit « je », celui qui se trouve à la source de l'action qui se produit. Il peut s'agir d'une action de la pensée (calculer, se souvenir, imaginer) ou d'une action du corps (courir, sauter, interagir avec l'environnement). Dans chaque situation, c'est le sujet qui s'exprime. Le sujet semble donc, ici encore par son étymologie, « tout-puissant » par rapport aux actions qu'il exécute. Il est souverain de ses décisions, il est actif et non passif (il ne pâtit pas, il agit ; rappelons à ce sujet que le mot « passion » se comprend par opposition au mot

« action »). Tout ce qui le concerne directement parvient à son attention, et, si certains aspects du monde extérieur ou de la personnalité d'autrui peuvent lui échapper, en revanche il semble raisonnable de supposer qu'il est parfaitement transparent vis-à-vis de lui-même. Mais plusieurs de nos expériences quotidiennes semblent aller à l'encontre de ce présupposé : il se peut que le sujet pensant et agissant ne sache pas toujours pourquoi il pense ou agit, qu'il éprouve des sentiments ou même prenne des décisions qui vont apparemment à l'encontre de ses propres idées. Se révèle ainsi une intériorité complexe, obscure où l'individu découvre sa propre incapacité à contrôler toutes les puissances qui déterminent son comportement.

- L'inconscient désigne alors dans ce cadre ce qui échappe à la conscience, ce qui relève de processus réels dont nous n'avons pas le sentiment, dont nous ignorons qu'ils se déroulent en nous, au moment où ils se déroulent. C'est la psychanalyse, dont l'une des figures fondatrices fut Sigmund Freud (1856-1939), qui donna à ce concept une portée scientifique et philosophique nouvelle. La notion d'inconscient, en son sens élémentaire de « pensée non lucide », ou de phénomène psychique échappant au contrôle de l'individu, était connue de longue date lorsque la psychanalyse est apparue. En revanche, celle-ci s'illustra en élevant l'inconscient au statut d'hypothèse scientifique soutenant une pratique thérapeutique : l'inconscient devint alors une instance majeure du psychisme, dont Freud proposa une description systématique au fil de ses différentes « topiques ». Il n'était plus seulement « ce qui échappe à la pensée », mais une puissance identifiée, le siège de pulsions inconscientes dont il s'agissait d'explorer les structures et les mécanismes, de manière à traiter les troubles mentaux résultant de conflits psychiques refoulés.

## 2

## Identifier les grands axes problématiques

Les grandes notions		
Le sujet face à sa propre conscience	La conscience face à la morale et au devoir	La conscience et le sujet face à l'inconscient
Les axes problématiques		
<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ <b>La question de l'identité humaine et de l'identité individuelle :</b> Suis-je ce que ma conscience reflète de moi ? La conscience est-elle le propre de l'humanité ?</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ <b>La question des cas de conscience ou des conflits entre les devoirs :</b> Dois-je écouter ma conscience quand celle-ci contredit la loi ? Ma conscience peut-elle s'opposer à ma culture ? Peut-elle s'opposer à la morale ?</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ <b>La question du pouvoir de l'inconscient sur moi-même :</b> Est-il mon maître ? Ne suis-je en réalité que ce que mon inconscient fait de moi ?</li> </ul>

Les axes problématiques			
<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ <b>La conscience et la liberté :</b> Être conscient ou prendre conscience de quelque chose me rend-il plus libre ? Ma conscience me limite-t-elle, me freine-t-elle dans mon action ou mes sentiments ?</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ <b>La conscience et les passions :</b> Suis-je toujours moi-même lorsque je suis animé par la passion ? La maîtrise de soi est-elle une illusion de ma conscience ?</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ <b>La question de la connaissance de l'inconscient :</b> est-il possible de le connaître clairement ? Scientifiquement ? Qu'est-ce que cela change à ce que nous pensons savoir de nous-mêmes et de l'humanité ?</li> </ul>	
<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ <b>La conscience et la vérité :</b> La conscience est-elle source d'illusions, d'erreurs ? Est-ce ma société ou mon éducation qui font ma conscience de moi-même ?</li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ <b>La relation ambiguë de la conscience et de l'inconscient :</b> Ma conscience et ma pensée ont-elles besoin d'un inconscient ? Sont-ils complémentaires ou adversaires ? Mon inconscient est-il vraiment différent de ma conscience, et à quel point ? Est-il un « autre moi-même » ?</li> </ul>	
<ul style="list-style-type: none"> <li>▶ <b>La conscience et autrui :</b> Mon rapport à autrui me permet-il de mieux me connaître ? Peut-il mieux me comprendre que je ne me comprends moi-même ?</li> </ul>			

## 3

## Lire, apprendre et comprendre avec les auteurs

## A René Descartes

Extrait *Discours de la méthode* (1637)

« Mais [...] je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité, *je pense, donc je suis*, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie, que je cherchais.

Puis, examinant avec attention ce que j'étais, [...] je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle. En sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps ; et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait pas d'être tout ce qu'elle est. »

### Pourquoi Descartes écrit-il cela ?

Le *Discours de la méthode* est d'abord un récit dans lequel Descartes explique les raisons qui l'ont poussé à vouloir refonder les sciences de son époque, trop incertaines, sur un fondement absolument solide, donc absolument vrai. Pour cela, il se livre à l'exercice du doute, qui, au fil de ses déductions, le mène à la vérité la plus certaine de toutes : « je pense, donc je suis ».

De cette vérité, il déduit aussitôt une autre thèse : je suis une « chose qui pense ». Tout ce qui fait ma réalité, mon expérience du monde et mon identité, c'est ma pensée. Elle est à la racine de tout ce que je me représente et de tout ce que je ressens, car à chaque instant je *sais* que je ressens ceci, que je perçois cela, que j'imagine ceci ou que je pense cela. En ce sens, je suis parfaitement transparent à moi-même, car je suis « dans » la pensée qui fait ma réalité. La pensée et l'âme qui se trouve à sa racine (la « substance pensante ») est plus facile à connaître que n'importe quelle autre réalité hors de moi (et notamment le corps).

### Quelles sont les idées centrales ?

- **La certitude de mon existence comme sujet pensant** : je ne peux pas penser que je n'existe pas, et je suis dans une position d'observateur privilégié de ma propre pensée. Cette pensée, c'est moi qui en suis l'acteur, ou le directeur : je pense selon ma volonté, personne ne peut me forcer à penser autrement que je ne pense moi-même.
- **La transparence à soi du sujet pensant** : rien, dans la pensée qui me constitue, ne peut m'échapper, car il serait absurde que je sois extérieur à ce qui me constitue moi-même. De tout ce qui se passe en moi, du moindre désir à la moindre pensée, de la moindre sensation à la moindre imagination, je suis le spectateur ou l'observateur privilégié. C'est ce qui se passe en-dehors de moi, dans les corps et dans le monde matériel, qui manque de clarté et d'évidence : c'est par une prudente analyse que je découvrirai les secrets du monde extérieur, mais mon intérriorité ne possède pour moi aucune zone d'ombre.

## B Sigmund Freud

**Extrait** *La Métapsychologie (1915)* (trad. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Gallimard, 1968)

« [L'hypothèse de l'inconscient] est nécessaire, parce que les données de la conscience sont extrêmement lacunaires ; aussi bien chez l'homme sain que chez le malade, il se produit fréquemment des actes psychiques qui, pour être expliqués, presupposent d'autres actes qui, eux, ne bénéficient pas du témoignage de la conscience. [...] notre expérience quotidienne la plus personnelle nous met en présence d'idées qui nous viennent sans que nous en connaissions l'origine et de résultats de pensée dont l'élaboration nous est demeurée cachée.

Tous ces actes conscients demeurent incohérents et incompréhensibles si nous nous obstinons à prétendre qu'il faut bien percevoir par la conscience tout ce qui se passe en nous en fait d'actes psychiques ; mais ils s'ordonnent dans un ensemble dont on peut montrer la cohérence, si nous interpolons les actes inconscients inférés. Or, nous trouvons dans ce gain de sens et de cohérence une raison, pleinement justifiée, d'aller au-delà de l'expérience immédiate.

Et s'il s'avère de plus que nous pouvons fonder sur l'hypothèse de l'inconscient une pratique couronnée de succès, par laquelle nous influençons, conformément à un but donné, le cours des processus conscients, nous aurons acquis, avec ce succès, une preuve incontestable de l'existence de ce dont nous avons fait l'hypothèse. »

### Pourquoi Freud écrit-il cela ?

La naissance de la psychanalyse est associée à l'énoncé d'une hypothèse (une supposition rationnelle), l'hypothèse de l'inconscient : une partie de notre vie psychique (c'est-à-dire de l'activité de notre esprit) répondrait à des mécanismes inconscients dont nous-mêmes, sujets conscients, n'aurions aucune connaissance claire et immédiate. Les rêves, les lapsus, les actes manqués, mais également les troubles pathologiques du comportement, ne seraient pas le fait du hasard, mais d'une activité psychique qui nous est cachée à nous-mêmes. Freud doit prouver la pertinence de cette hypothèse.

### Quelles sont les idées centrales ?

- **La preuve de l'hypothèse par la cohérence qu'elle apporte** : en bon scientifique et médecin, Freud se refuse à s'en remettre simplement au hasard, au destin ou à la malchance pour expliquer l'apparition de phénomènes qui semblent absurdes ou inexplicables, comme les rêves ou les manifestations de ce qu'on appelait autrefois la « folie », voire la « possession ». L'hypothèse

de l'inconscient est valable, parce qu'elle rend une certaine cohérence à la vie psychique et permet de l'expliquer selon des principes clairement identifiés.

- **Le sujet n'est pas le mieux placé pour comprendre sa propre vie psychique intérieure :** contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, une multitude de structures et de puissances se développent en nous à notre insu, c'est-à-dire sans que nous en ayons la moindre idée. Et pourtant, ces puissances déterminent une grande partie de nos actions et de notre personnalité. Nous ne sommes pas « les maîtres dans notre propre demeure », pour reprendre une autre formule freudienne restée célèbre.
- **La preuve de l'hypothèse par son efficacité thérapeutique :** Freud considère en outre que, si son hypothèse donne lieu à une pratique thérapeutique efficace, c'est-à-dire si l'on parvient à soigner, en adoptant cette approche, des troubles psychiques autrefois considérés comme « magiques » ou incurables, alors la scientificité ou la pertinence de l'hypothèse est validée.

### C Henri Bergson

#### Extrait *La Conscience et la vie* (1911)

« Qu'arrive-t-il quand une de nos actions cesse d'être spontanée pour devenir automatique ? La conscience s'en retire. Dans l'apprentissage d'un exercice, par exemple, nous commençons par être conscients de chacun des mouvements que nous exécutons, parce qu'il vient de nous, parce qu'il résulte d'une décision et implique un choix ; puis, à mesure que ces mouvements s'enchaînent davantage entre eux et se déterminent plus mécaniquement les uns les autres, nous dispensant ainsi de nous décider et de choisir, la conscience que nous en avons diminue et disparaît. Quels sont, d'autre part, les moments où notre conscience atteint le plus de vivacité ? Ne sont-ce pas les moments de crise intérieure, où nous hésitons entre deux ou plusieurs partis à prendre, où nous sentons que notre avenir sera ce que nous l'aurons fait ? Les variations d'intensité de notre conscience semblent donc bien correspondre à la somme plus ou moins considérable de choix ou, si vous voulez, de création, que nous distribuons sur notre conduite. Tout porte à croire qu'il en est ainsi de la conscience en général. Si conscience signifie mémoire et anticipation, c'est que conscience est synonyme de choix. »

#### Pourquoi Bergson écrit-il cela ?

Bergson tente de mettre fin à une opinion répandue, d'après laquelle la conscience serait un simple état, une simple faculté de l'esprit, constamment la même, et qui ferait de nous, une fois pour toutes, des êtres « conscients ». Au contraire : d'après lui, la conscience est une activité tout à fait singulière, liée à une énergie spécifique qu'il nomme « la vie », et dont la qualité principale est d'être créatrice.

Seulement, cette activité ne se trouve pas à chaque instant et en chaque individu au même degré d'intensité, et c'est d'ailleurs à travers ce phénomène que nous pouvons le comprendre.

### Quelles sont les idées centrales ?

- **La conscience n'est pas un état constant, et cède fréquemment le pas à l'automatisme** : un grand nombre de nos actions ne répond pas forcément à une démarche « consciente » au sens où l'entend Bergson. L'antonyme de la conscience est l'automatisme, et toutes les activités humaines sont susceptibles de tomber dans un mécanisme sans réflexion (voir à ce sujet le texte cité dans le chapitre 14 sur la matière et l'esprit).
- **La conscience correspond à une situation de crise, de choix, et à une activité de création** : ce qui éveille la conscience, c'est l'irruption de l'inattendu, de l'inconnu, qui conduit à l'hésitation ou à la crise de jugement, et qui force donc à faire des choix. La conscience est donc liée à notre condition d'arbitre, lorsque nous sortons des sentiers battus et devons aller au devant de ce que nous ignorons. Cette démarche peut même conduire à la *création*, c'est-à-dire à l'apparition d'une pure nouveauté, qui soit entièrement produite par nos choix et par notre réaction consciente à une situation imprévue.

### 4

### Se servir de sa culture pour explorer les enjeux et les pistes d'analyse

#### Quelques titres à lire ou à regarder, pour alimenter votre réflexion et enrichir vos devoirs.

- Sur l'enfermement psychique et l'angoisse qui accompagne le trouble psychique, voir ***M le Maudit*** de Fritz Lang (1931), notamment pour le monologue final de ce meurtrier d'enfants poursuivi par une foule vindicative, un texte frappant sur le dédoublement de personnalité et sur le sentiment, dans l'aliénation, de devenir étranger à soi-même. Plus récemment, ***Shutter Island*** de Martin Scorsese (2010, d'après un roman de Dennis Lehane) est une enquête policière qui se déroule dans un hôpital psychiatrique du début du XX<sup>e</sup> siècle, et qui ouvre à une réflexion sur le trouble mental autant que sur l'image qu'une époque peut en construire.
- ***Ghost in the Shell***, de Mamoru Oshii (1995, d'après un manga de Masamune Shirow), ***Blade Runner*** de Ridley Scott (d'après un roman de Philip K. Dick), ***A.I.*** de Steven Spielberg (2001), ***Ex Machina*** d'Alex Garland (2015). Ces quatre films traitent, chacun sur des modes très différents, du problème de l'intelligence artificielle et des limites qui séparent celle-ci de notre humanité. À comparer avec les problématiques contemporaines de l'intelligence artificielle (performance vis-à-vis de l'humain, test de Turing, progression vers l'autonomie...)

en s'interrogeant sur les différences qui demeurent entre l'I.A. et une pensée humaine consciente. Peut-on produire artificiellement une conscience ? Quelles en seraient les conséquences morales ?

- Informez-vous sur les différentes **pathologies mentales** et autres **troubles du comportement**, dont le langage courant a tendance à déformer la définition, pour les transformer en des termes caricaturaux ou insultants : **la schizophrénie, l'hystérie, la phobie, la paranoïa, le délire, l'hallucination, l'angoisse, la psychose**, etc. ne sont généralement pas ce que l'on croit. Par exemple, le schizophrène ne souffre pas nécessairement d'un dédoublement de la personnalité, contrairement à ce que les fictions ont tendance à représenter. L'une des manifestations de la schizophrénie est la **schizophrénie paranoïde**, ou paranoïa, dans laquelle le sujet perd contact avec la réalité des choses et s'enferme dans un sentiment de persécution généralisée, tout en se trouvant victime de délires et d'hallucinations.

# Exercices

## Exercice 1

► Compétence « Analyser ». Comment analyser un sujet de dissertation.

- Chacun des extraits suivants peut contenir des éléments positifs, mais présente aussi un ou plusieurs points à améliorer dans l'analyse de sujet qu'il propose. Identifiez ces points à améliorer et décrivez-les. Le sujet étudié est « **Suis-je pour moi-même un étranger ?** ».

**EXTRAIT A** Ce sujet nous permet de nous demander si nous pouvons vraiment nous connaître et connaître autrui. En effet, il nous est souvent arrivé d'être trompés par les actions des autres, par des mensonges ou des faux-semblants. Or, l'étranger, c'est un inconnu, qui peut nous tromper sur ses intentions. Peut-on se tromper également sur soi-même ?

**EXTRAIT B** Ce sujet nous demande si nous devons nous méfier de nous-mêmes, si nous pouvons représenter une menace pour nous-mêmes et pour autrui, de même que « l'étranger » est celui dont il faut se défier. En ce sens, ce sujet porte sur les passions et leur caractère incontrôlable. Les passions ont-elles des avantages ou sont-elles seulement des freins à notre action ?

**EXTRAIT C** Ce sujet s'interroge sur l'existence d'un inconscient. En effet, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la psychanalyse s'est attelée à énoncer et à justifier l'hypothèse de l'inconscient, c'est-à-dire d'une instance psychique qui se manifesterait à travers nos paroles, nos pensées et nos actions, mais sans que nous puissions la contrôler ni véritablement la comprendre. Possédons-nous réellement un inconscient, ou cette hypothèse est-elle contestable ?

## Exercice 2

► Compétence « Mobiliser ». Comment mobiliser sa culture personnelle.

- Chacun des extraits suivants utilise la même référence culturelle (*M le maudit*) pour développer sa réflexion sur le sujet « **Suis-je pour moi-même un étranger ?** ». Classez-les du moins pertinent au plus pertinent, et expliquez votre choix.

**EXTRAIT A** Je suis pour moi-même un étranger, comme il est démontré dans *M le Maudit* de Fritz Lang. Dans ce film, en effet, un individu est poursuivi par la foule car il est accusé du meurtre de plusieurs enfants. Mais en réalité, c'est parce qu'il est fou que cet individu est poursuivi. Ce n'est pas de sa faute, il est étranger à lui-même.

**EXTRAIT B** Dans *M le Maudit* de Fritz Lang, un individu accusé d'être un meurtrier d'enfants est poursuivi par la foule. Cependant, tout en reconnaissant les faits, il se défend d'être responsable de ses actes : « Je veux me fuir moi-même mais je n'y arrive pas ! », dit-il à la fin du film. L'œuvre de Fritz Lang fait ainsi ressentir au spectateur la douleur et la détresse de se sentir étranger à soi-même, et l'invite à réfléchir sur son propre rapport à soi. Sans nous comparer à « M », peut-on cependant être certain que rien de ce que nous sommes ou de ce que nous faisons ne nous échappe ?

**EXTRAIT C** Nous pouvons être un étranger envers nous-mêmes, au sens où nous sommes incapables de nous connaître entièrement. Ainsi, il est possible que certaines de nos actions nous échappent, ou que nos paroles dépassent nos pensées. Qui agit alors en nous ? C'est cela que met en évidence le phénomène d'aliénation mentale, qui a fait l'objet de nombreuses fictions, comme *M le maudit* de Fritz Lang, dans lequel un individu souffrant de cette pathologie est mis en scène.

### Exercice 3

### ➤ Compétence « Rédiger » – Rédaction guidée d'une introduction.

#### ► Sujet à traiter : « Suis-je pour moi-même un étranger ? »

- Dans quelles situations concrètes peut-on expérimenter le fait d'être un « étranger » pour soi-même ?
- Que signifie le terme « étranger » ? Dans quels cas de figure parle-t-on / ne parle-t-on pas d'étranger ? Quelles sont les expressions ou formules consacrées qui emploient ce terme ?
- Quels sont les termes voisins / les termes opposés à la notion d'étranger, qui nous permettraient de préciser notre idée ?
- Avec quelle autre question ne doit-on pas confondre l'intitulé du sujet ? Qu'est-ce que cela nous apprend sur le sens de la question posée ?
- En vous appuyant sur les considérations qui précèdent, pouvez-vous énumérer les principaux problèmes qui vous viennent à l'esprit, c'est-à-dire les questions que pose le sujet en tant que tel, et qui n'appellent aucune réponse toute faite ?

## Corrigés des exercices

### Exercice 1

L'analyse proposée par l'extrait A a le mérite de relier le concept d'étranger à celui d'inconnu, cependant elle se limite à cet aspect et n'analyse pas davantage la notion, transformant ainsi très rapidement le sujet en « Peut-on se connaître soi-même ? », ce qui entraînera probablement une récitation de cours. La notion d'étranger doit être analysée dans sa richesse et sa diversité, ne pas être exclue pour être aussitôt remplacée par une idée plus générale et plus facilement manipulable. Dans l'extrait B également, la notion d'étranger est appréhendée de façon trop réduite, même si l'aspect retenu (la menace) a toute sa place dans une dissertation consacrée à cette question. L'étranger n'est pas une simple menace : il peut en être une, parce qu'il est inconnu, mais l'inconnu est aussi ce que l'on veut explorer, ce qui est extérieur à nous-mêmes et nous en apprend plus sur nous-mêmes, etc. Le deuxième problème principal est que le candidat se précipite manifestement sur la question de la maîtrise de soi et des passions, et risque d'y consacrer la totalité de son devoir. C'est une piste intéressante, mais elle ne peut être la seule, sans quoi l'on risque un hors-sujet. C'est enfin l'extrait C qui s'expose le plus à un hors-sujet du type « récitation de cours », puisqu'il utilise une connaissance pertinente dans ce cadre, mais qui ne peut être qu'un exemple, un support de la réflexion, comme seul objet de raisonnement. L'inconscient est ici une notion bien vue et même essentielle, mais elle ne peut se substituer intégralement au sujet. C'est la question posée qui doit être au centre du devoir.

### Exercice 2

L'ordre allant du moins pertinent au plus pertinent est A-C-B : l'extrait A fait l'effort de restituer assez correctement l'exemple, mais commet de nombreuses maladresses, par exemple en parlant de « démonstration » (alors qu'une œuvre d'art ne démontre rien, à proprement parler, mais montre, ou donne à penser), et de « folie » (alors que ce terme est péjoratif et inadéquat d'un point de vue scientifique). Enfin, il demeure très bref et allusif. L'extrait C est bien mieux construit au point de vue de l'analyse de la notion d'étranger et de sa mise en relation avec le phénomène d'aliénation. Le vocabulaire est plus précis et l'analyse moins précipitée. Mais l'exemple est maintenu au statut d'allusion, il n'est pas détaillé, et sa valeur propre n'est pas appréciée. L'extrait B, sans être parfait, propose du moins une analyse plus détaillée de l'exemple, en cite un passage, et prend surtout le temps de parler de l'effet de l'œuvre sur le spectateur, sans réduire celui-ci à un « message » mais en parlant d'une expérience et des réflexions que celle-ci provoque. Enfin, il prend soin de rappeler les termes du sujet.

**Exercice 3**

**(analyse de la notion « d'étranger » à travers des exemples précis)** Qu'apprend-on quand on apprend une langue étrangère ? Un nouveau vocabulaire, des règles de grammaire, certes, mais aussi et surtout une nouvelle façon de penser, de se représenter le monde, car la langue étrangère n'est pas qu'un ensemble de mots, elle est le véhicule d'une culture, d'une histoire et d'un mode de raisonnement bien particuliers. Ainsi, ce qui fait qu'une langue est étrangère, ce n'est pas seulement son extériorité par rapport à nous, mais aussi sa richesse, son caractère inépuisable, dont nous aurons toujours à apprendre, et qui nous met en relation directe avec un univers dont nous ignorions beaucoup jusqu'alors.

L'étranger, c'est celui qui n'est pas moi. On peut très facilement penser à la recommandation de « ne pas parler aux étrangers » que les enfants reçoivent de leurs parents. Mais l'étranger ne se réduit pas au statut d'une figure inquiétante ou menaçante. Ils possède ces caractères, parce qu'il est en effet « étrange ». Mais ce qui est « étrange » inquiète davantage parce que je ne le connais pas, parce qu'il rompt avec mes habitudes, que parce qu'il représenterait une menace effective. Par ailleurs, l'étranger est certes différent, mais il n'en reste pas moins un être humain, avec lequel je partage des caractères communs. Il est à la fois proche et loin de moi.

**(application de l'analyse de l'étranger à la question posée par le sujet dont il faut montrer la spécificité)** Suis-je, vis-à-vis de moi-même, un étranger ? La question n'est pas de savoir si je peux, simplement, me connaître moi-même. La notion d'étranger implique une plus grande radicalité que ce qui est « inconnu » ou « mal connu ». C'est une autre personne. **(rapide évocation d'arguments allant dans le sens de la thèse)** Il est vrai que certains aspects de ma personnalité m'échappent, qu'il m'arrive de « me surprendre », d'agir ou de parler de façon inattendue, même de mon propre point de vue. La psychanalyse de Sigmund Freud a, depuis ses débuts, tenté de rendre raison de ce phénomène en proposant l'hypothèse de l'inconscient, une instance psychique distincte de ma conscience lucide et qui se manifesterait à mon insu. **(brèves objections à ces arguments, afin de construire un véritable problème)** Mais cela fait-il pour autant de moi un « étranger » vis-à-vis de moi-même, c'est-à-dire une « autre » personne, quelqu'un de radicalement extérieur, qui n'est à proprement parler « pas moi » ? Ne suis-je pas présent dans chacune des actions de mon esprit, même les plus obscures et les plus confuses, et à ce titre ne suis-je pas « moi-même » y compris lorsque je « m'échappe » le plus à moi-même ? Peut-on comparer le rapport de soi à soi avec celui que j'entretiens vis-à-vis d'un étranger, ou bien cette métaphore possède-t-elle d'indépassables limites ?



Chapitre 2

# *Autrui*

# Cours

## 1 Définir la notion et faire travailler les mots

### A Se constituer un lexique, explorer le vocabulaire

*Quand parle-t-on d'« autrui », d'« autre » ou d'« altérité », et à quels domaines peut-on rapporter les différents usages de ces concepts ?*

« Il y a moi, et puis il y a les autres » ; « Autrui n'est pas si différent de moi » ; « Les autres ne te veulent pas que du bien » ; « Je sais comment pensent les autres ».	« Aime ton prochain comme toi-même » ; « Tu n'est pas très altruiste » ; « Tu ne dois pas faire à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse » ; « Le bien d'autrui ne t'appartient pas ».
<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ <i>L'autre, ou autrui, c'est un autre individu appartenant à la même espèce (humaine, si l'on parle d'« autrui »), similaire mais différent.</i></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ <i>Autrui, dans un sens proche du précédent, désigne une certaine forme de modèle ou de point de référence, notamment en morale.</i></li> </ul>
Premier axe :	Deuxième axe :
« Autrui » en son sens <b>descriptif</b> ; c'est notre <b>semblable</b> au point de vue de l'espèce humaine. Ce sont aussi « les autres » en un sens très <b>neutre</b> , à savoir une <b>masse indéterminée d'individus</b> appartenant à un <b>groupe quelconque</b> .	« Autrui » en son sens <b>moral</b> et <b>normatif</b> ; c'est notre semblable en tant qu'il nous oblige à considérer nos <b>devoirs</b> , notre <b>identité</b> ou nos <b>valeurs</b> avec un relatif <b>recul</b> , ou sous un point de vue différent. Il peut être un <b>modèle</b> , un point de <b>référence</b> , mais aussi un <b>repoussoir</b> , un <b>contre-exemple</b> .
<i>Proches</i> : autre, altérité, similitude, espèce, humanité, <i>alter ego</i> , sociabilité, amitié, lien, intersubjectivité.	<i>Proches</i> : morale, recul, prochain, semblable, frère, fraternité, compassion, sympathie, humanité.
<i>Opposés</i> : identité, incommensurabilité, isolement, asociabilité, solitude, érémitisme.	<i>Opposés</i> : isolement, préjugé, incompréhension, hostilité, intolérance, égocentrisme, indifférence.

### B Repérer les confusions ou erreurs possibles

**Les questions portant sur notre rapport à autrui ne portent généralement pas sur ce que pense autrui à notre sujet.** Il est courant qu'un sujet incluant la notion d'autrui entraîne des traitements concentrés sur le regard porté par autrui sur moi-même, la façon dont autrui me juge, me méprise ou s'en tient aux apparences. Ces idées ne sont pas forcément hors de propos, mais loin

d'être au premier plan d'une réflexion sur notre rapport à autrui : dans ce cas, il est toujours essentiel de partir de *nous-mêmes*, de la façon dont autrui nous apparaît et influence nos pensées autant que nos actions. Autrui est toujours un sujet qui apparaît à notre propre perception, à notre propre jugement, et que nous appréhendons depuis l'extérieur ; veillez à toujours tenir compte de cette perspective, pour ne pas réduire votre traitement à la question du jugement ou de la morale en général.

### C Tenter une première définition développée : étymologie et termes techniques

- **Le concept d'autrui semble être un concept simple, presque minimalist, c'est « l'autre » à l'intérieur d'un groupe donné, celui qui appartient au même groupe sans pour autant être moi.** Ce qui distinguerait, en ce sens, autrui de moi-même, ce serait son individualité, les caractères qui n'appartiennent qu'à lui ; mais au point de vue de l'espèce, de ses propriétés essentielles, autrui et moi sommes semblables, similaires. Certes pas identiques, mais en aucun cas dissemblables au point de ne pas nous reconnaître. Sous ce point de vue, la définition d'autrui est purement négative : autrui se distingue en ceci qu'il n'est *pas* moi ou qu'il n'est *pas seulement* un être humain générique, mais un individu. Mais, d'un point de vue global, définir autrui revient à définir l'être humain en lui, à retrouver ses caractères communs au lieu de ce qui fait sa différence propre. En d'autres termes, ce qui caractérise autrui est un ensemble de détails contingents, de propriétés superficielles qui ne peuvent dissimuler l'essentiel : notre appartenance commune à l'humanité, ou à un groupe humain (politique, social, culturel) bien identifié.
- **C'est à travers l'expérience que nous en faisons, à travers la question de la découverte de l'autre et de notre face-à-face avec lui, que le concept d'autrui prend toute son épaisseur.** Si, en ce qui concerne sa seule définition, l'idée d'autrui peut paraître bien pauvre, elle trouve donc son intérêt lorsque l'on se tourne vers la rencontre vécue avec autrui : qu'est-ce que rencontrer une autre personne ? Comment savons-nous qu'il s'agit d'une autre personne, d'un autre membre de notre espèce ? D'après quels indices ? Et surtout, comment prétendons-nous comprendre, voire connaître une autre personne, si tout ce que nous en recevons sont de brefs signaux extérieurs, si nous ne sommes jamais, en quelque sorte, « dans sa tête » ? Autrui est donc en soi un objet problématique, parce que la connaissance que nous en avons semble aussi intuitive que contradictoire. D'un côté, rien de plus simple que de savoir « qui j'ai en face de moi » ; d'un autre, puis-je seulement dire que je *connais* qui que ce soit en-dehors de moi-même ? Si je ne reçois des autres qu'un ensemble de signes, et qu'un signe n'est jamais la chose dont il est le signe, à partir de quel moment puis-je estimer que je les ai « vraiment » observés *tels qu'ils sont* ?
- **Autrui n'est pas seulement pour moi un objet de connaissance, et encore moins un objet parmi d'autres : il est un « autre moi » qui interpelle mon sens moral.** Il n'est pas anodin que la formule « mets-toi à sa place » soit si souvent

utilisée pour éveiller le sens moral d'un individu (voir à ce sujet le chapitre 19 sur le devoir moral) ; l'autre, c'est celui auquel je peux m'identifier, c'est aussi un être sensible dont la peine ou la douleur peuvent susciter ma compassion, mon empathie. Non seulement cela explique pourquoi autrui peut me servir de miroir ou de modèle (voire de contre-exemple), mais il se pourrait que la question du rapport à l'autre soit à la racine du problème moral. Rousseau estimait par exemple que toute la morale trouvait son fondement dans la *pitié*, cette étrange aptitude que nous avons de « ressentir avec » autrui, de ne pas supporter le spectacle de la douleur de l'autre (à moins d'y avoir été habitué). Sans essayer ici de trancher sur ce point, il n'en reste pas moins que l'indifférence envers l'autre, le fait de traiter autrui comme un objet et non comme un « autre nous-mêmes » est communément signe de froideur, d'immoralité voire de cruauté. Ce qui justifierait la morale, ce qui expliquerait que l'on ait des devoirs envers autrui, ce ne serait pas un principe absolu et abstrait, mais ce serait la simple *existence* d'autrui, la valeur propre et irréductible que cette existence fait surgir par elle-même dans notre univers.

- **Peut-on seulement se connaître soi-même, et connaître le monde, sans connaître autrui ?** En effet, si l'on dit qu'autrui « surgit dans notre univers », cela voudrait dire qu'avant autrui, il existe déjà un univers que nous nous représentons, que nous imaginons ; cela impliquerait que nous pouvons penser, avoir conscience de nous-mêmes et de ce qui nous entoure, sans avoir reçu pour cela l'aide d'autrui. Or, ne s'agit-il pas d'une pure fiction ? Peut-on seulement prétendre que notre vision du monde et de nous-mêmes ne doit rien à l'influence d'autrui ? Certes, les jugements que nous entendons, les paroles et les images qui nous parviennent peuvent orienter nos réflexions et nos comportements. On peut ajouter à raison que c'est dans la rencontre avec autrui comme *étranger*, par la perception de sa *différence*, que je suis moi-même renvoyé à ma propre individualité, que je suis invité à prendre du recul sur mes valeurs, mes idées ou mon identité ; que je suis donc amené à réfléchir autant sur ce qui nous différencie que sur cette humanité qui nous réunit. Mais, bien plus radicalement, peut-il seulement exister une conscience et une pensée *humaines* sans qu'il y ait d'abord eu une *rencontre* avec les autres êtres humains ? Si, par exemple, notre esprit ne peut se développer que grâce au langage et à la culture, alors il n'y a pas d'humanité sans contact avec les autres (voir les chapitres 5 et 6 sur la culture et le langage). Pour autant, ne peut-on pas admettre qu'une certaine forme de *solitude* demeure nécessaire pour penser ou pour agir ? L'échange avec autrui est-il nécessairement porteur de vérité ou de justice ? (voir, sur la vérité, le chapitre 11)

## 2 Identifier les grands axes problématiques

<i>Les grandes notions</i>	
<i>L'identité d'autrui</i>	<i>Ce que l'on doit à autrui</i>
<i>Les axes problématiques</i>	
<ul style="list-style-type: none"> <li>■ <b>Connaître autrui et se connaître soi-même</b> : Qu'est-ce que comprendre ou connaître autrui ? À quelles conditions cette connaissance est-elle possible ? Faut-il pour cela s'en sentir proche, s'identifier à lui ? Faut-il avoir recours au dialogue ? Que nous apprend autrui sur nous-mêmes ?</li> <li>■ <b>Altérité et rapport à soi</b> : Peut-on être soi-même sans les autres ? N'exissons-nous que par le regard d'autrui ? Avons-nous besoin d'autrui pour avoir conscience de nous-mêmes ? Le désir suppose-t-il autrui, ne porte-t-il que sur ce que désire autrui ?</li> <li>■ <b>Similitude et étrangeté</b> : Un homme peut-il m'être complètement étranger ? Autrui est-il mon semblable ? Est-il un autre moi-même ?</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>■ <b>Le respect</b> : Pourquoi respecter autrui ? Que respecte-t-on chez autrui, sa différence, son individualité, son humanité ? Ne respectons-nous autrui qu'afin qu'il nous respecte ? Quelle différence entre respect et politesse ? Peut-on respecter autrui sans le juger ?</li> <li>■ <b>Amour et amitié</b> : Respecter autrui signifie-t-il aimer autrui ? A-t-on le devoir d'aimer autrui ? L'amitié est-elle la forme idéale du rapport à autrui ? Aimer autrui suppose-t-il de le connaître ? Ai-je le devoir de faire le bonheur des autres ?</li> <li>■ <b>Le rapport moral</b> : Peut-on avoir des exigences envers autrui ? N'a-t-on de devoirs qu'envers autrui ? Peut-on juger autrui ? La passion nous sépare-t-elle d'autrui ?</li> <li>■ <b>L'espace collectif</b> : En quoi suis-je concerné par la liberté des autres ? En quoi suis-je concerné par leur bonheur ? A-t-on besoin des autres pour être libre ? Pour être heureux ?</li> </ul>

**3 Lire, apprendre et comprendre avec les auteurs****A Aristote****Extrait Éthique à Nicomaque (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) (trad. Thurot, Didot, 1823)**

« L'amitié est une vertu, ou du moins toujours unie à la vertu. Elle est ce qu'il y a de plus nécessaire à la vie ; car il n'est personne qui consentît à vivre privé d'amis, dût-il posséder tous les autres biens. En effet, c'est quand on possède des richesses considérables, des dignités, et même la puissance souveraine, que l'on sent principalement le besoin d'amis ; car à quoi servirait cette surabondance de biens et de pouvoir, si l'on n'y joignait la bienfaisance, qui s'exerce ou se pratique principalement à l'égard de nos amis, et qui mérite alors les plus justes louanges ? [...] D'un autre côté, si l'on est dans l'indigence, ou dans l'infortune de quelque espèce que ce soit, on ne croit avoir de refuge que le sein de l'amitié. Jeune, elle vous garantit des fautes où l'inexpérience peut vous faire tomber ; vieux, elle vous prodigue ses soins, et vous offre son secours pour l'accomplissement des actions ou des desseins que les infirmités de l'âge vous rendraient impossibles [...]. Quiconque a voyagé a pu s'en convaincre, et reconnaître combien l'homme est ami de l'homme, combien la société de son semblable lui convient et le charme. L'amitié semble être le lien qui unit les cités, et les législateurs semblent y avoir attaché plus d'importance qu'à la justice même : car la concorde a déjà quelque chose qui ressemble à l'amitié ; et c'est elle qu'ils aspirent à établir, tandis qu'ils s'efforcent de bannir la discorde, comme étant le plus redoutable fléau des états. D'ailleurs, supposez les hommes unis par l'amitié, ils n'auraient pas besoin de la justice ; mais, en les supposant justes, ils auront encore besoin de l'amitié ; et certes, ce qu'il y a de plus juste au monde, c'est la justice qui peut se concilier avec la bienveillance. Mais l'amitié n'est pas seulement nécessaire, elle est aussi ce qu'il y a de plus noble et de plus beau : car nous louons ceux qui ont la passion de l'amitié ; et le grand nombre d'amis est considéré comme une des choses les plus honorables. Il y a même des gens qui pensent que ceux qui savent être amis, ne peuvent manquer d'être vertueux. »

**Pourquoi Aristote écrit-il cela ?**

La vertu d'amitié occupe une place centrale dans la pensée antique, bien plus qu'elle ne le fera par la suite : elle est tenue, par Aristote autant que par Épicure, comme l'une des vertus les plus nobles, si ce n'est la vertu la plus élevée de toutes (au-delà de l'amour, donc, qui – pour simplifier – attendra l'arrivée des grands monothéismes et l'idée d'un dieu qui « est amour » pour devenir le modèle de la bienveillance et de la vertu humaines). À travers l'éloge de l'amitié qu'il propose, Aristote offre du même coup une description singulière de la figure d'autrui, qu'il s'agit pour nous d'éclaircir.

## Quelles sont les idées centrales ?

- **L'amitié est un besoin fondamental de l'être humain, et concentre à elle seule toutes les autres vertus.** Qu'est-ce en effet que l'amitié ? C'est éprouver un attachement profond et durable envers un autre individu, un attachement de nature plus *moral* que *charnelle*. En grec, la *philia* désigne cet attachement, et se traduit parfois par « amour » (d'ailleurs, le mot « ami » conserve dans son étymologie la racine du verbe « aimer »), mais se distingue de l'*eros* qui renvoie, lui, au désir charnel envers une autre personne (et a donné le mot « érotique »). Or, l'amitié ainsi décrite est à la fois un besoin et un modèle : tout homme est capable d'entendre que la solitude absolue est une souffrance indescriptible, tout homme comprend donc la nécessité de l'amitié pour l'épanouissement de l'esprit. En outre, l'amitié incite l'individu à faire preuve de bienveillance envers ses semblables, ce qui résume, dans ce simple terme, tout ce qui fait la vertu selon Aristote : souci du Bien, recherche de la juste mesure, refus de l'excès en toute chose, poursuite de la justice et de la paix.
- **L'ami est un « autre moi-même », dont la fréquentation est un plaisir en soi, ce qui traduit un idéal de liberté et de poursuite de la vérité par le dialogue.** Il est intéressant de noter que, dans ce bref passage, Aristote associe l'amitié à la société politique. Il ne considère donc pas que la cité (*polis*, la forme de société politique dominante en Grèce classique) est le résultat d'un calcul d'intérêt, ou qu'elle n'a pour fonction que de satisfaire nos besoins. Au contraire, le lien social trouve son fondement et son aboutissement dans la relation d'amitié, qui est une relation désintéressée et libre (on n'est pas ami avec quelqu'un *par intérêt*, mais « parce que c'était lui, parce que c'était moi », pour citer Montaigne – autrement dit, sans autre raison que le plaisir d'être avec un autre). La cité a donc pour fin, non seulement la satisfaction des besoins, mais outre cela d'offrir les conditions propices à l'exercice des vertus que concentre en elle l'expérience de l'amitié : bienveillance, justice, dialogue et amour du vrai. L'amitié révèle que le rapport à l'autre n'est pas un rapport simplement intéressé, mais qu'il ouvre la voie à une recherche libre de la vérité comme du bonheur (voir les chapitres 15, 16 et 17 sur la politique, le droit et les échanges).

### B Emmanuel Levinas

#### Extrait *Éthique et infini, dialogues avec Philippe Nemo*, Fayard, 1982

« L'abord du visage n'est pas de l'ordre de la perception pure et simple. [...] Positivement, nous dirons que dès lors qu'autrui me regarde, j'en suis responsable, sans même avoir à prendre de responsabilités à son égard ; sa responsabilité *m'incombe*. C'est une responsabilité qui va au-delà de ce que je fais. D'habitude, on est responsable de ce qu'on fait soi-même. [...] Le lien avec autrui ne se noue que comme responsabilité, que celle-ci, d'ailleurs, soit acceptée ou refusée, que l'on sache ou non comment l'assumer, que l'on puisse ou non faire

quelque chose de concret pour autrui. [...] J'analyse la relation inter-humaine comme si, dans la proximité avec autrui – par-delà l'image que je me fais de l'homme – son visage, l'expressif en autrui (et tout le corps humain est, en ce sens, plus ou moins, visage), était ce qui m'ordonne de le servir. J'emploie cette formule extrême. Le visage me demande et m'ordonne. Sa signification est un ordre signifié. Je précise que si le visage signifie un ordre à mon égard, ce n'est pas de la manière dont un signe quelconque signifie son signifié ; cet ordre est la signification même du visage. »

### Pourquoi Levinas affirme-t-il cela ?

Le motif du visage d'autrui est extrêmement présent dans la philosophie morale d'Emmanuel Levinas, qui voit dans la confrontation à l'autre la racine absolue de notre conscience de responsabilité. Levinas revient ici sur cette question au cours d'un entretien, ce qui lui permet de clarifier la nature de la rencontre avec autrui, du face-à-face et de son retentissement éthique.

### Quelles sont les idées centrales ?

- **L'apparition du visage de l'autre (et même de sa silhouette) n'est comparable à aucune autre expérience.** On ne se contente jamais de simplement « percevoir » un visage, le visage n'est pas un objet du monde comme les autres. Je perçois immédiatement quelque chose « d'autre » dans le visage « de l'autre », si l'on peut dire. Levinas évoquera à ce sujet le concept d'infini : il y a, derrière le regard d'autrui, un vertige, un infini dont sont dépourvus les objets ordinaires de ma perception. C'est pourquoi un visage factice ou un mannequin ne produit aucun effet semblable, seulement une gêne ou une inquiétude. En revanche, le visage humain ouvre la perspective de mon expérience et me confronte à l'humanité de l'autre, qui se manifeste comme un infini.
- **Lorsque je me trouve face à autrui, je suis immédiatement renvoyé à ma propre responsabilité.** Cette singularité absolue de la rencontre avec autrui, selon Levinas, aboutit à une situation qui engage ma responsabilité. Lorsque surgit le visage d'autrui, je me sens aussitôt responsable, ou du moins tenu de l'être, que je le veuille ou non. L'appareil conceptuel qui permet à Levinas de justifier ce phénomène est hautement complexe, néanmoins nous pourrions le résumer comme suit : le regard porté sur moi, qui se présente comme un absolu, me renvoie à ma propre culpabilité, au fait que je ne suis qu'un objet pour ce regard absolu. Cette culpabilité élémentaire, fondamentale, est en même temps ce qui m'ordonne d'être responsable, de me montrer à la hauteur de ce regard « de l'autre », de cette expression infinie que je ne parviens jamais à totalement décrypter. C'est l'insondable profondeur du regard de l'autre qui me renvoie à celle de ma responsabilité morale.

## 4

## Se servir de sa culture pour explorer les enjeux et les pistes d'analyse

**Quelques œuvres à lire ou à regarder, pour alimenter votre réflexion et enrichir vos devoirs.**

- Comme nous l'avons évoqué plus haut, le regard d'autrui, ou son comportement, a ceci de particulier que, par son étrangeté, il tend à me renvoyer à ma propre bizarrerie, à la contingence de ce que je suis moi-même. Ainsi, la différence culturelle peut-elle aboutir à des attitudes très diverses, allant du rejet de l'autre comme étant radicalement différent, incompatible avec ce qui nous constitue en propre, à la relativisation de notre propre perception de nous-mêmes, de nos valeurs culturelles et morales. On recommandera donc de réfléchir sur la question de l'altérité au point de vue culturel, notamment à la lumière de l'épisode historique de la **controverse de Valladolid**, qui a fait l'objet d'une libre adaptation romanesque et cinématographique (voir le chapitre 5 sur la culture). Il sera également pertinent de s'interroger sur ce qui fait de Meursault un « étranger » au sens fort dans *L'Étranger* d'Albert Camus (1967). Le film *Lost in Translation* de Sofia Coppola (2003) offre enfin une lecture originale, touchante et amusante des notions d'incompréhension et de solitude, ainsi que du lien particulier que l'on peut établir avec l'autre à l'intérieur même de cette solitude.
- Si *alter* désigne en latin « l'autre », le terme qui signifie « à l'autre, à autrui » est **alienus**. Ainsi, de la figure d'autrui à celle de *l'alien*, il n'y a qu'un pas. La thématique de l'extraterrestre est loin d'être l'apanage de la littérature et du cinéma contemporains : on en trouve des traces jusque dans l'Antiquité (*L'Histoire vraie* de Lucien (II<sup>e</sup> siècle) évoque des habitants de la Lune, *Le Conte du coupeur de bambou* (ou « de la princesse Kaguya », Japon, X<sup>e</sup> siècle) parle d'une princesse venue « de la capitale de la Lune », et Cyrano de Bergerac prétend à son tour narrer *L'Histoire comique des États et empires de la Lune* (1657)). Or, dans chacune de ces situations, le motif de l'habitant d'un autre monde que le nôtre sert de véhicule à une réflexion sur l'altérité, autant que sur nos caractères propres et sur nos propres bizarreries, comme à travers un miroir inversé. Il est ainsi très éclairant d'observer l'évolution de la figure de *l'alien* tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, depuis les envahisseurs de la planète « rouge » qui, en pleine guerre froide, représentaient la quintessence de l'ennemi hostile (*Invaders from Mars*, 1953), jusqu'à une figure autrement plus bienveillante et pacifique de « l'autre » ou du « visiteur » (*Rencontre du troisième type* et *E.T.* de S. Spielberg, 1977 et 1982). L'extraterrestre en tant que « monstre » innommable, indescriptible et menaçant peut aussi faire signe vers notre peur de l'inconnu, de *l'absolument autre* comme réalité inconnaissable et objet d'angoisse, ou nous renvoyer vers notre propre fragilité d'êtres incarnés, organiques et mortels (voir bien sûr *Alien* de Ridley Scott (1979), également cité dans le chapitre 13 sur le vivant). Tout récemment, le film *Premier contact* (*Arrival*, de D. Villeneuve (2016)) envisage la question de l'altérité absolue sous l'angle original de la linguistique, et propose ainsi une représentation saisissante de l'effort de compréhension entre deux espèces radicalement étrangères l'une à l'autre.

## Exercices

### Exercice 1

### ► Compétence « Analyser ». Comment analyser un extrait de texte.

Les indications qui suivent l'extrait sont censées vous aider à comprendre ce qu'il faut identifier dans un texte à commenter, et vous proposer des pistes pour relier ces éléments à vos propres connaissances. Nous nous appuierons sur un extrait du *Discours sur l'inégalité* illustrant la conception rousseauiste de la pitié.

**EXTRAIT** Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755)

« La pitié est un sentiment naturel, qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir ; c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de lois, de mœurs et de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix ; c'est elle qui détournera tout sauvage robuste d'enlever à un faible enfant, ou à un vieillard infirme, sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espère pouvoir trouver la sienne ailleurs ; c'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée : *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente : *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible*. C'est, en un mot, dans ce sentiment naturel, plutôt que dans des arguments subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouverait à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. »

► Indications :

- Quel est l'objet, l'élément dominant de ce texte ?
- Quelle est la thèse défendue à son sujet ?
- En quoi peut-elle paraître originale, surprenante, paradoxale ?
- Peut-on formuler des objections contre cette thèse ?
- Peut-on trouver des exemples permettant de défendre cette thèse ?

**Exercice 2****Compétence « Discuter ». Comment discuter une thèse philosophique.**

► Chacun des extraits suivants peut contenir des éléments positifs, mais présente aussi un ou plusieurs points à améliorer dans la discussion de thèse philosophique qu'il propose. Identifiez ces points à améliorer, et décrivez-les. Le sujet traité est « **Avons-nous le devoir d'aimer autrui ?** ». La thèse en question correspond à l'extrait de Rousseau cité dans l'exercice précédent.

---

**EXTRAIT A** Rousseau évoque la notion de pitié pour nous faire comprendre qu'il existe en nous un élan spontané de compassion envers autrui. Il s'agirait même, selon lui, du fondement de la morale humaine. Pourtant, cette affirmation repose entièrement sur son système philosophique, et d'autres philosophes sont en désaccord avec Rousseau (comme par exemple Voltaire ou Nietzsche). Cette opinion n'est donc pas nécessairement acceptable.

---

**EXTRAIT B** La notion de pitié peut nous servir à comprendre en quoi consiste notre lien moral avec autrui. Selon Rousseau, nous aimons naturellement nos semblables : l'homme est un être bon par essence, et seule la société le corrompt. Par conséquent, nous avons bien le devoir d'aimer autrui, car nous avons le devoir de retourner à notre nature première. Mais peut-on vraiment considérer que l'homme est bon par nature ? Cet amour peut-il être observé autour de nous ? Rien ne le prouve, et l'on pourrait objecter à Rousseau que l'idée de l'homme naturel est loin d'être universellement admise.

---

**EXTRAIT C** Rousseau affirme que la pitié est naturelle chez l'homme. Mais la pitié et l'amour sont-ils équivalents ? La pitié est un élan de compassion, elle est un sentiment de peine éprouvé envers autrui ; c'est elle qui nous conduit à agir pour minimiser la souffrance de ceux dont nous observons la détresse. Mais nous apprend-elle vraiment que l'amour est un devoir ? En outre, la pitié est-elle toujours une référence suffisante pour penser nos devoirs envers autrui ? N'est-elle pas trop sélective, trop subjective ?

**Exercice 3****Compétence « Rédiger » – Construction guidée d'un plan.****► Sujet : « Peut-on être soi-même sans les autres ? ».**

- Tout d'abord, construisez une alternative de départ, qui vous permet d'opposer une thèse (une réponse affirmative à la question) et une antithèse (une réponse négative) : pourquoi peut-on dire que les autres, par définition, sont la condition essentielle de mon identité, de ma conscience de moi-même, de mon évolution en tant qu'individu ? Pourquoi, à l'extrême inverse, peut-on considérer que mon identité ou ma conscience suppose que je m'isole, que je me sépare d'autrui ?
- Une fois cette alternative posée, tâchez de la développer cela au moyen de remarques assez larges et générales, qui pourront se décliner en plusieurs arguments. Comment chaque réponse peut-elle prendre une forme plus développée, plus riche dans son énoncé ? Quelles pistes d'arguments, d'exemples et de références pensez-vous pouvoir utiliser ?
- Demandez-vous ensuite comment dépasser cette alternative thèse/antithèse de départ. Plusieurs possibilités s'offrent à vous : redéfinir les principaux concepts, identifier une troisième voie de réponse, ou encore approfondir la critique et reformuler les enjeux du sujet. Si nous sommes face à une contradiction entre la thèse et l'antithèse, alors comment faire pour identifier un terrain commun, ou pour renverser le sens de la question et en repenser les enjeux ?